

Devoir entraînement

Type EAF

Durée 4h00

L'usage de la calculatrice ainsi du dictionnaire est interdit.

Nota bene : vous conserverez le sujet pour ne remettre que votre copie, dûment paginée.

Objet étude :

Le texte théâtral et sa représentation du XVIIe siècle à nos jours

CORPUS :

TEXTE A - MOLIÈRE, *Dom Juan ou le festin de pierre* (1668), acte I sc. 2

TEXTE B - IONESCO, *La cantatrice chauve* (1950), scène XI

TEXTE C - KOLTÈS *Combat de nègre et de chiens* (1983) sc. III

TEXTE A - Molière, *Dom Juan ou le festin de pierre* (1668) I, 2

SGANARELLE : En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN : Quoi ? Tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports,

par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

TEXTE B – IONESCO, *La cantatrice chauve* (1950) sc. XI (finale)

À la suite de cette dernière réplique de M. Smith, les autres se taisent un instant, stupéfaits. On sent qu'il y a un certain énervement. Les coups que frappe la pendule sont plus nerveux aussi. Les répliques qui suivent doivent être dites, d'abord, sur un ton glacial, hostile. L'hostilité et l'énervement iront en grandissant. À la fin de cette scène, les quatre personnages devront se trouver debout, tout près les uns des autres, criant leurs répliques, levant les poings, prêts à se jeter les uns sur les autres.

MONSIEUR MARTIN : On ne fait pas briller ses lunettes avec du cirage noir.

MADAME SMITH : Oui, mais avec l'argent on peut acheter tout ce qu'on veut.

MONSIEUR MARTIN : J'aime mieux tuer un lapin que de chanter dans le jardin.

MONSIEUR SMITH : Kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès.

MADAME SMITH : Quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade.

MONSIEUR MARTIN : Quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades, quelle cascade de cascades.

MONSIEUR SMITH : Les chiens ont des puces, les chiens ont des puces.

MADAME MARTIN : Cactus, Coccyx ! Coccus ! Cocardard ! Cochon !

MADAME SMITH : Encaqueur, tu nous encaques.

MONSIEUR MARTIN : J'aime mieux pondre un œuf que voler un bœuf.

MADAME MARTIN, ouvrant tout grand la bouche : Ah ! Oh ! Ah ! Oh ! Laissez-moi grincer des dents.

MONSIEUR SMITH : Caïman !

MONSIEUR MARTIN : Allons gifler Ulysse.

MONSIEUR SMITH : Je m'en vais habiter ma Cagna dans mes cacaoyers.

MADAME MARTIN : Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao ! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao ! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao.

MADAME SMITH : Les souris ont des sourcils, les sourcils n'ont pas de souris.

MADAME MARTIN : Touche pas ma babouche !

MONSIEUR MARTIN : Bouge pas la babouche !

MONSIEUR SMITH : Touche la mouche, mouche pas la touche.

MADAME MARTIN : La mouche bouge.

MADAME SMITH : Mouche ta bouche.

MONSIEUR MARTIN : Mouche le chasse-mouche, mouche le chasse-mouche.

MONSIEUR SMITH : Escarmoucheur escarmouché !

MADAME MARTIN : Scaramouche !

MADAME SMITH : Sainte-Nitouche !

MONSIEUR MARTIN : T'en as une couche !

MONSIEUR SMITH : Tu m'embouches.

MADAME MARTIN : Sainte Nitouche touche ma cartouche.

MADAME SMITH : N'y touchez pas, elle est brisée.

MONSIEUR MARTIN : Sully !

MONSIEUR SMITH : Prudhomme !

MONSIEUR MARTIN, MONSIEUR SMITH : François.

MADAME SMITH, MONSIEUR MARTIN : Coppée.

MADAME MARTIN, MONSIEUR SMITH : Coppée Sully !

MADAME SMITH, MONSIEUR MARTIN : Prudhomme François.

MADAME MARTIN : Espèces de glouglouteurs, espèces de glouglouteuses.

MONSIEUR MARTIN : Mariette, cul de marmite !

MADAME SMITH : Khrishnamourti, Khrishnamourti, Khrishnamourti.

MONSIEUR SMITH : Le pape dérape ! Le pape n'a pas de soupape. La soupape a un pape.

MADAME MARTIN : Bazar, Balzac, Bazaine !

MONSIEUR MARTIN : Bizarre, beaux-arts, baisers !

MONSIEUR SMITH : A, e, i, o, u, a, e, i, o, u, a, e, i, o, u, i !

MADAME MARTIN : B, c, d, f, g, l, m, n, p, r, s, t, v, w, x, z !

MONSIEUR MARTIN : De l'ail à l'eau, du lait à l'ail !

MADAME SMITH, imitant le train : Teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuf !

TEXTE C- KOLTES, *Combat de nègre et de chiens* (1983) sc. III

Cal, ingénieur rustre et raciste confie à Horn, son supérieur, le contremaître du chantier où, ils se trouvent en Afrique, qu'il a assassiné un ouvrier noir.

III.

CAL. – Quand je l'ai vu, je me suis dit : celui-là, je ne pourrai pas lui foutre la paix. L'instinct, Horn, les nerfs. Je ne le connaissais pas, moi ; il avait seulement craché à deux centimètres de mes chaussures ; mais l'instinct, c'est comme cela que ça marche : toi, ce n'est pas maintenant que je te foutrai la paix, voilà ce que je disais en le regardant. Alors je l'ai mis dans le camion, j'ai été jusqu'à la décharge et je l'ai jeté tout en haut : c'est tout ce que tu mérites et voilà ; et puis je suis rentré. Mais j'y suis retourné, Horn ; je ne pouvais pas tenir en place, les nerfs me travaillaient. Je l'ai repris sur la décharge, tout en haut, et remis dans le camion ; je l'amène jusqu'au lac et je le jette dans l'eau. Mais voilà que ça me travaillait, Horn, de le laisser en paix dans l'eau du lac. Alors j'y suis retourné, je me suis mis dans l'eau jusqu'à la taille et je l'ai repêché. Il était dans le camion et je ne savais plus quoi faire, Horn : toi, je ne pourrai pas te foutre la paix, jamais, c'est bien plus fort que moi. Je le regarde, je me dis : il va démolir les nerfs, ce boubou. C'est alors que je trouve. Je me suis dit : les égouts, voilà la solution ; jamais tu n'iras plonger là-dedans pour le repêcher. Et c'est comme ça, Horn : pour lui foutre la paix, malgré moi, une bonne fois, Horn ; enfin je pourrai me calmer. (*Ils regardent les dés.*) Si j'avais dû l'enterrer, Horn, alors j'aurais dû le déterrer, je me connais bien ; et s'ils l'avaient emmené au village, je serais allé le chercher. L'égout, c'était le plus simple, Horn, c'était le mieux ; D'ailleurs, ça m'a calmé un peu. (*Horn se lève, Cal ramasse.*) Et sur les nègres, vieux, que les microbes des nègres sont les pires de tous, dis-lui cela aussi. Les femmes ne sont jamais assez prévenues contre le danger. (*Horn sort.*)

I- QUESTION DE CORPUS

En quoi ces différents extraits incarnent-ils une forme de *liberté* au théâtre ?

II- TRAVAIL d'ECRITURE

Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets :

COMMENTAIRE

Vous commenterez le texte B.

DISSERTATION

Pensez-vous comme Ionesco l'a déclaré lors d'un discours sur le genre dramatique en 1976 que « le théâtre [soit] une construction de l'imagination en liberté ? »

Votre réflexion organisée s'appuiera sur les textes du corpus, sur les textes étudiés en classe ainsi que sur votre culture personnelle.